



ARTS

Mon golem à moi

PAR RAFAEL PIC

Comment donner forme à un mythe biblique de deux mille ans, revitalisé à la Renaissance par l'ésotérisme pragois ? Depuis un siècle, les artistes s'y emploient avec énergie : l'antique créature, manipulable et téléguidable, n'a jamais été aussi actuelle.

EXPOSITION**GOLEM ! AVATARS
D'UNE LEGENDE D'ARGILE**Musée d'art et d'histoire du Judaïsme
8 mars-16 juillet 2017**CATALOGUE DE L'EXPOSITION**

Coédition mahJ - Hazan, 184 p., 32 €



© Jaroslav Horej - beins, 2017

Miloslav Dvořák, *Le Golem et Rabbi Loew près de Prague*, 1951, huile sur toile, 244 x 202 cm Prague, Židovské Muzeum

Mode d'emploi : prenez quelques pelles de glaise et de l'eau pure (qui n'a jamais été prisonnière d'un récipient), façonnez-en un personnage sommaire avec des bras, des jambes, une bouche et – surtout – un front large. Collez sur ce front une étiquette avec le mot « *Emet* » (« Vérité » en hébreu) ou, alternativement, placez-lui ce bout de papier dans la bouche. Le mannequin de boue s'anime et obéira docilement à tous vos ordres. Il vous défendra et vous aidera à combattre les méchants. Le jour où vous en aurez assez de sa compagnie (quand il aura fini sa tâche ou s'il tente d'échapper à votre contrôle), c'est encore plus simple : collez-lui une nouvelle étiquette avec le mot « *Met* » (« Mort » en hébreu) puis laissez-le reposer dans le grenier sous une couverture. Dans un monde hostile, vous en aurez peut-être de nouveau besoin à l'avenir. Pour maximiser vos chances de réussite, soyez de préférence rabbin et habitez dans le quartier juif de Prague au XVI^e siècle.

Inutile de rappeler le nom de cette créature : le golem parle pour lui-même (même s'il est généralement muet). L'exposition en présente un échantillonnage remarquable et rappelle que le succès met parfois longtemps à se dessiner. La vogue mondiale du golem n'a qu'un siècle : elle date d'un ouvrage

de l'écrivain viennois Gustav Meyrink (1868-1932), qui connut un grand succès à sa parution en 1915. Comme le rappelle l'un des essais du catalogue, le roman parle assez peu du robot de terre mais il évoque en filigrane l'atmosphère de la Prague de la fin du XVI^e siècle, quand l'empereur Rodolphe II, entouré d'astrologues, d'alchimistes et de peintres sur cuivre, se créait un monde fantastique et manipulait, les nuits de pleine lune et de grand vent, les forces occultes.

C'est cette ambiance ésotérique qu'attendait le golem pour prendre son essor car, dans la réalité, il était déjà mentionné depuis plus de deux mille ans. Dans le psaume 139, Adam remercie Dieu d'avoir donné vie à la « masse inerte » (le vrai sens du mot « golem ») qu'il était avant d'être doué de parole, de mouvement et de pensée. Le golem n'est donc pas une idée neuve en Europe. Cependant, en dehors de nos congénères qui se sont multipliés au-delà de toute mesure, on ne dispose pas de golems des premiers temps et l'exposition fait donc l'impasse sur cette période protohistorique.

De quand date l'alliance fortunée du Golem (devenu personnage historique, donc passible d'une capitale initiale) avec Prague ? Non pas de Meyrink, mais des conteurs juifs des XVIII^e et XIX^e siècles qui, voyant disparaître leur quartier sous les coups de boutoir de la modernisation et de l'assainissement, lui donnèrent un héros idéal. Le rabbin Yehoudah Löw (1525-1609) aurait utilisé les antiques recettes pour modeler son Golem. L'obéissante créature aurait permis de résister aux persécutions et de contrecarrer les appels au pogrom lancés sous la sempiternelle accusation du crime rituel – l'assassinat d'enfants chrétiens pour utiliser leur sang dans le pain azyme. Pour voir à quoi pouvait ressembler ce Golem, il faudra attendre les créateurs du début du XX^e siècle. Car les évocations antérieures sont peu ou prou abstraites : elles tiennent en des formules cabalistiques, en des assemblages magiques de lettres, comme le montre cette page du *Sefer Yetzirah* (le Livre de la création) imprimé à Mantoue en 1562.

Le roman de Meyrink libère les énergies. Les illustrateurs donnent enfin forme au personnage mystérieux. Doit-il être mince et souple, chauve, le teint cuivré, les traits asiatiques ? Ou, au contraire, est-ce un colosse pataud dont la coiffe évoque celle des pharaons égyptiens ? Les deux modèles cohabitent au début. Le premier est proposé par Hugo Steiner-Prag (1880-1945) qui met en images, dès 1916, le roman de Meyrink. Dans sa manière noire, le ghetto de Prague regorge d'ombres assassines, d'escaliers traîtres et de façades lépreuses, entre

lesquelles se faufile le Golem pour mener à bien sa mission rédemptrice. Mais c'est le second qui l'emportera définitivement. Il est issu de l'image animée, symbolisant le passage de témoin entre peintres et cinéastes, au lendemain de la Première Guerre mondiale, comme producteurs d'icônes universelles. C'est en effet dans les films de Paul Wegener (1874-1948), qui en réalisa trois sur le thème entre 1915 et 1920 (le premier semble totalement perdu), que le Golem assume son apparence canonique. L'érudit sicilien Angelo Maria Ripellino le décrit dans *Praga magica* : « Ses narines ressembleraient à des bouches d'égoût, sa bouche aurait la taille d'un presseur, il aurait tout d'un singe. »

Ce géant maladroit, qui peut arracher des arbres, enfoncer les portes et briser les murs comme s'ils étaient en pâte à sucre, porte en lui une menace sérieuse : qu'advient-il s'il s'échappe aux ordres ? La postérité de ce Golem incontrôlable alimente un riche filon de la littérature de science-fiction, de la BD, des films apocalyptiques. La machine se rebelle, s'oppose à son démiurge et prend le pouvoir. Frankenstein, le robot Maria de *Metropolis* (dont une copie grandeur nature, réalisée par les Moulages du Louvre, peut être étudiée sous toutes les coutures) ou Terminator : sa descendance fait peur. Quand l'exposition explore les délires de la cybernétique, on se dit que les instructions d'origine – le petit bout de papier salvateur – sont désormais caduques. Cette hantise n'est pas neuve. Karel Capek, inventeur du mot « robot » et premier explorateur de ses dérivés dès 1920, n'était-il pas tchèque ? Quand il imaginait, dans *R.U.R.*, ces créatures prenant le pouvoir, il écrivait tout près de l'ancien Josefův, presque à l'ombre de la synagogue Vieille-Nouvelle et de son horloge qui marche à l'envers.

Même si elle est légitime (le premier grand ordinateur israélien, à l'Institut Weizmann, en 1965, fut baptisé Golem 1), cette partie de l'exposition est un peu attendue et, surtout, déroutante. C'est un feu d'artifice tous azimuts, de robotique en numérique, d'homme réassemblé en androïde – ce Golem-là a trop d'enfants !

On aime autant se concentrer sur le sujet, et voir ainsi que l'inspiration n'a jamais manqué aux créateurs du XX^e siècle pour représenter le Golem. Le très éclectique Julien Duvivier s'y est frotté – tournant à Prague même – tandis que, cinquante ans plus tard, Amos Gitai le féminisait en lui donnant les traits d'Annie Lennox, la chanteuse d'Eurythmics ! De rares illustrations pour le théâtre juif de Moscou, par Ignati Nivinski, en 1925, sont à comparer aux représentations toutes différentes de Garouste (un Golem à lécher), Kitaj ou Boltanski – effigie de métal troué qui ressemble à une marionnette vietnamienne ou au théâtre d'ombres turc. Nedjar le fait de chiffon, Sabatté de poussière. Même Niki de Saint Phalle a golémisé à sa façon, monumentale, avec un gros crapaud cornu, blanc et noir, aux trois langues rouges, en liberté dans le parc Rabinovitch de Jérusalem, où il sert de toboggan aux enfants. Le Golem est redevenu golem, a réussi à s'affranchir de son avatar pragois. Il reste le mot et l'idée, plus modernes que jamais. ☞